Document généré le 7 mai 2024 10:07

Québec français

Éloge de la culture

Thomas De Koninck

Numéro 121, printemps 2001

Vivre et faire vivre sa culture

URI : https://id.erudit.org/iderudit/55959ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)
1923-5119 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

De Koninck, T. (2001). Éloge de la culture. *Québec français*, (121), 34–36.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 2001

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

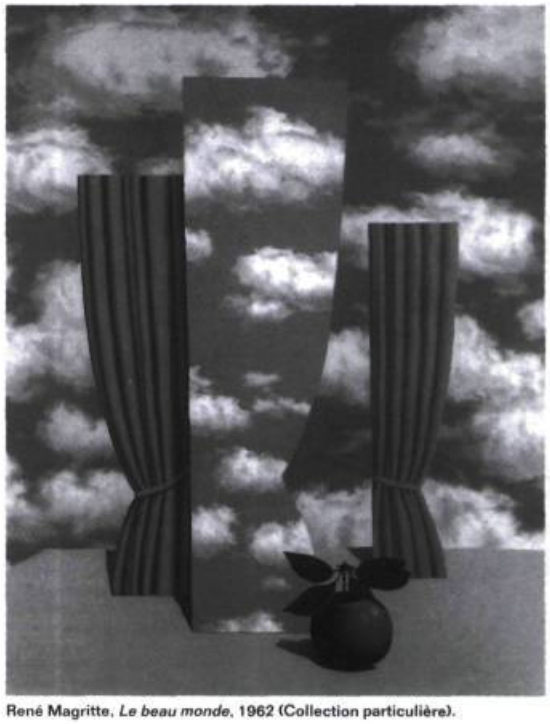
Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Manquer la joie, c'est tout manquer (R. L. Stevenson[1])

ÉLOGE DE LA CULTURE

THOMAS DE KONINCK*



René Magritte, *Le beau monde*, 1962 (Collection particulière).

L'ANTÉRIORITÉ DE LA CULTURE

Comment des êtres d'âge adulte peuvent-ils souvent, sur des sujets d'immense portée, relatifs à la politique, à l'éthique ou à la religion, par exemple, dire n'importe quoi, tenir des propos à ce point débiles qu'ils semblent irréels ? Comment des hommes ou des femmes politiques parviennent-ils à se contredire systématiquement d'une phrase à l'autre sans s'en rendre compte ? Comment se laisser bercer par les apparences sans jamais percevoir les choses telles qu'elles sont, ne jamais voir droit devant soi, ne rien comprendre à l'humain, ne jamais entrevoir la difficulté de certains problèmes là même où elle est la plus aiguë ? Comment peut-on s'obstiner dans des opinions insensées et démontrées telles, sans même tenter d'expliquer pourquoi ? Pire que tout, comment peut-on s'ennuyer à mourir ? La liste des infirmités analogues, attribuables à un manque de culture, s'avère interminable, pour peu qu'on s'arrête à la considérer. Elle est à tout le moins comparable à la liste des maladies possibles du point de vue médical.

Il n'est pas de pire tort envers de jeunes esprits que celui de leur faire déprécier, voire fuir, le présent, car ce n'est qu'en lui que sont jamais effectivement donnés tant le passé (mémoire et réminiscence) que l'avenir (attente, prévision, pressentiment).

L'antériorité de la culture est en effet analogue à celle de la santé. Toutes deux sont manifestement désirables pour elles-mêmes. Leurs bienfaits et leurs avantages sont si grands, si évidents, si nombreux, que jamais dans la vie concrète nous ne les contesterions sérieusement, ni ne songerions à les réduire à quelque utilité immédiate ou particulière. Ce n'est pas d'abord parce qu'elle rendrait possibles telle fonction, telle profession, telle tâche, si prestigieuses soient-elles, que la culture est fondamentale. L'être humain peut évidemment se spécialiser, de même que son corps peut s'asservir à des corvées particulières. Mais il lui faut auparavant viser son plein épanouissement personnel, de même qu'il lui faut donner à son corps le soin et l'exercice dont il a besoin pour jouir tout simplement d'une bonne santé. Plus nous sommes en forme physiquement, plus les tâches physiques les plus diverses deviennent faciles à accomplir, et de manière beaucoup plus satisfaisante. La culture de l'esprit permet à son tour à chacun de s'acquitter bien mieux et plus aisément de toute tâche, quel que soit le domaine – sciences, arts, métiers, professions, éthique, politique. Qui a appris à penser, raisonner avec justesse, bien discerner, qui a développé son imagination, sa sensibilité esthétique et éthique, l'esprit de finesse comme l'esprit de géométrie, assume forcément, avec d'autant plus de bonheur et de succès, la conduite générale de sa vie, mais aussi, moyennant l'entraînement spécifique nécessaire, toute tâche particulière qui lui sera dévolue.

Quelle est à vrai dire la solution de rechange ? Supposons qu'au contraire nous nous limitions très vite à un domaine spécifique d'expertise. Dans la meilleure hypothèse, plus nous y concentrerons nos aptitudes, plus nous y deviendrons habiles. À mesure même que le champ se réduira, nous serons davantage aptes à le remplir, voire à l'épuiser, en apparence à tout le moins. Mais il en ira forcément de même de nos aptitudes et de nos habitudes mentales : à mesure que leur champ d'exercice aura été réduit, elles iront se rétrécissant et s'amenuisant, faute d'application à autre chose, de manière proportionnelle. L'expertise ira progressant, et, partant, le domaine concerné (toujours dans la meilleure des hypothèses), mais il est évident que l'expert, lui, en tant qu'individu humain, marquera une nette régression, de plus en plus grande, à mesure qu'iront s'atrophiant, faute d'exercice, ses autres facultés, ses autres talents, et tout ce qui, chez lui, aura été laissé pour compte. Seule la culture, pourvu qu'il en ait et qu'il l'entretienne, pourrait à vrai dire sauver l'expert de son expertise.

L'ennemi par excellence ce sont les idées « inertes » (Whitehead), c'est-à-dire simplement reçues par l'esprit sans être utilisées, mises à l'épreuve, jointes à d'autres en des synthèses ou des agencements nouveaux. C'est parce que la pensée est utile que l'éducation intellectuelle est utile. Il importe au plus haut degré d'être soi-même constamment conscient de cette utilité si on veut pouvoir la faire pressentir en particulier aux jeunes. La pensée s'exerce toujours de manière effective dans le

présent, la seule dimension du temps qui soit jamais réellement à notre disposition. Il n'est dès lors pas de pire tort envers de jeunes esprits que celui de leur faire déprécier, voire fuir, le présent, car ce n'est qu'en lui que sont jamais effectivement donnés tant le passé (mémoire et réminiscence) que l'avenir (attente, prévision, pressentiment).

NATURE DE LA CULTURE

L'étymologie du mot « culture » (le verbe latin *colo*) met en relief trois notions capitales : celle du lieu où l'on se meut habituellement, que l'on « habite » ; celle de soigner, former, s'occuper de, veiller sur ; et celle de « culte », de respect, d'égards. Tous à vrai dire nous habitons des cultures, en des sens manifestement multiples du mot « habiter », comme le montre assez toute tentative d'approfondissement du propos célèbre de Hölderlin, « *dichterisch wohnt der Mensch* », « c'est poétiquement qu'habite l'homme » : il y a les langages et les symboles au sein desquels se déploient et s'expriment nos pensées et nos choix, mais aussi nos vies mêmes dans ce qu'elles ont de plus profond, savoir ce lieu invisible que nous appelons l'imaginaire et dont l'essence est affective. Le thème du souci, du soin et de la formation de l'âme qu'illustrent un Socrate ou un Confucius, est au cœur de toutes les traditions philosophiques jusqu'à nos jours. Tous sans exception, d'autre part, nous rendons un ou des cultes à quelque « dieu » (la recherche de l'absolu du pouvoir ou de l'argent, pour certains) : la question est de savoir à quoi nous faisons honneur en premier lieu, ce que nous cultivons d'abord en ce sens. Sans se confondre avec elle, la question du culte, de la religion ou de sa négation, soit affichée, soit implicite, ne peut pas non plus être séparée de celle de la culture.

Dans son usage courant cette fois, l'excellent mot de culture suggère la continuité de croissance propre à la vie, l'auto-développement, mais aussi une certaine fragilité et la dépendance par rapport au milieu. La vie concernée ici n'est plus celle d'un jardin, mais bien celle de l'esprit humain s'élevant à la pleine activité de pensée, à la réceptivité de la beauté et de l'humain dans toute leur ampleur, à la quête de sens. Les beaux-arts, les langues, les questions des savants ouvrent à l'immensité indicible de l'inconnu et du connu à la fois. La culture nous engage tout entiers, cœur et raison, elle détermine la vie humaine proprement dite, n'offre rien de moins que l'éducation de la liberté, dont l'exercice plénier, effectif, exige l'éveil et le développement de l'affectivité, une discipline morale et du discernement, une intégration des connaissances supposant une formation. Elle implique l'épanouissement de toutes les dimensions de l'esprit, et peut dès lors se définir comme la formation du jugement selon toutes les acceptions du terme (équilibre affectif, discernements pratique et théorique).

C'est de son partage (paroles, images, émotions, échanges de valeurs) que vivent avant tout les sociétés. C'est ce pain-là qu'il faut « guérir » (René Char). Il nous est en fait impossible de vivre sans culture, si déficiente qu'elle puisse être en certains cas. Ortega aimait rappeler que la vie humaine doit faire constamment face au naufrage, et savoir par conséquent se débarrasser de l'inessentiel pour s'en tenir au vital. Il est bon d'éprouver ce danger de naufrage, qui est la vérité de la vie. De voir que faute de sens la vie humaine s'engloutit dans les flots sous le poids de possessions désormais inutiles. Ou s'autodétruit comme chez trop de nos jeunes. Des siècles de culture pourraient parfois donner un sentiment illusoire de sécurité et charger dès lors d'un poids parasitaire et lymphatique. La lutte contre l'engloutissement prend au contraire la figure des mouvements de la nage, d'un perpétuel retour au commencement qui est en même temps condition de progrès et progrès véritable. De même l'amoureuse et l'amoureux doivent-ils revivre sans cesse l'amour d'une manière neuve comme à l'origine. De même enfin, le vrai point de départ de la culture, l'émerveillement, est-il à ce point vital qu'il est indépassable.

L'ÉMERVEILLEMENT

Le moment suprême de la vie humaine, disait Goethe (*Conversations avec Eckermann*, mercredi 18 février 1829), c'est celui de l'étonnement, de l'émerveillement (*das Erstaunen*). « *Zum Erstaunen bin Ich da* » (« j'existe pour m'étonner »), conclut même son poème *Parabase*. C'est cet émerveillement que nous pouvons entrevoir dans le regard de l'enfant, lumineux par excellence, qui voit bien le serpent boa digérant un éléphant, là où l'adulte endurci ne voit qu'un chapeau. « Les grandes personnes ne comprennent jamais rien toutes seules, et c'est fatigant, pour les enfants, de toujours et toujours leur donner des explications », lit-on à la deuxième page du *Petit Prince*.

Lorsque j'avais six ans j'ai vu, une fois, une magnifique image, dans un livre sur la Forêt Vierge qui s'appelait « Histoires Vécues ». Ça représentait un serpent boa qui avalait un fauve. Voilà la copie du dessin.

On disait dans le livre : « Les serpents boas avalent leur proie tout entière, sans la mâcher. Ensuite ils ne peuvent plus bouger et ils dorment pendant les six mois de leur digestion. »

J'ai alors beaucoup réfléchi sur les aventures de la jungle et, à mon tour, j'ai réussi, avec un crayon de couleur, à tracer mon premier dessin. Mon dessin numéro 1. Il était comme ça :

J'ai montré mon chef-d'œuvre aux grandes personnes et je leur ai demandé si mon dessin leur faisait peur.

9

Elles m'ont répondu : « Pourquoi un chapeau ferait-il peur? »

Mon dessin ne représentait pas un chapeau. Il représentait un serpent boa qui digérait un éléphant. J'ai alors dessiné l'intérieur du serpent boa, afin que les grandes personnes puissent comprendre. Elles ont toujours besoin d'explications. Mon dessin numéro 2 était comme ça :

Les grandes personnes m'ont conseillé de laisser de côté les dessins de serpents boas ouverts ou fermés, et de m'intéresser plutôt à la géographie, à l'histoire, au calcul et à la grammaire. C'est ainsi que j'ai abandonné, à l'âge de six ans, une magnifique carrière de peintre. J'avais été découragé par l'insuccès de mon dessin numéro 1 et de mon dessin numéro 2. Les grandes personnes ne comprennent jamais rien toutes seules, et c'est fatigant, pour les enfants, de toujours et toujours leur donner des explications.

J'ai donc dû choisir un autre métier et j'ai appris à piloter des avions. J'ai volé un peu partout dans le monde. Et la géographie, c'est exact, m'a beaucoup servi. Je savais reconnaître, du premier coup d'œil, la Chine de l'Arizona. C'est très utile, si l'on est égaré pendant la nuit.

J'ai aussi eu, au cours de ma vie, des tas de contacts avec des tas de gens sérieux. J'ai beaucoup vécu chez les grandes personnes. Je les ai vues de très près. Ça n'a pas trop amélioré mon opinion.

10

Saint-Exupéry suggère ainsi que le regard de l'enfant pressent déjà le visage plus profond de la réalité. Il ne dit pas que son regard se porte vers une autre réalité, dans une autre direction. C'est bien au contraire de ce monde-ci qu'il s'agit, de celui que nous voyons de nos yeux et pouvons toucher de nos mains. Même l'immédiat que nous avons sous les yeux devient vite transparent pour les yeux qui savent interroger. Les choses perdent alors l'aspect banal ou évident que leur prête malheureusement la familiarité, « le très grand vice » de la banalité (Baudelaire, *Salon de 1859*, IV).

Ces histoires dont l'héroïne ou le héros, frappés d'amnésie, ont oublié jusqu'à leur propre nom, ressemblent à la nôtre, puisqu'il nous arrive à nous aussi d'oublier notre nom d'êtres humains, d'oublier qui nous sommes, ce que nous sommes, d'oublier que nous avons oublié. Les moments d'émerveillement, d'extase même, l'expérience

du beau sous l'une ou l'autre de ses multiples formes, la joie de la découverte, celle de tel ou tel accomplissement, le ou les bonheurs en ce sens, sont autant de rappels de cet oubli. L'art véritable nous fait connaître « cette réalité loin de laquelle nous vivons, [...] cette réalité que nous risquerions fort de mourir sans avoir connue, et qui est tout simplement notre vie » (Marcel Proust[2]). Car nous ne cessons d'amasser, au-dessus de nos impressions vraies, les traces des buts immédiats qui nous détournent de nous-mêmes, occultant l'immense édifice des vies diverses – intelligence, imagination, mémoire, affectivité – que nous menons parallèlement en notre for intérieur, de manière largement inconsciente, mais dont la croissance et l'auto-développement trouvent dans les arts des signes d'autant plus précieux.

René Magritte, *La légende des siècles*, 1948 (Collection particulière).

Le monde où nous sommes est extraordinaire et l'humain encore plus, ainsi que ne cessent de nous le rappeler les grands artistes, qui tentent sans cesse de le créer à neuf comme pour mieux nous le rappeler et nous le faire pressentir à la fois. Or « le beau est ce qui rend heureux » (Wittgenstein).

L'ÉTRANGETÉ DU MONDE

L'étonnement désarçonne, déracine, dérange au départ. Il semble faire d'abord de celle ou de celui qui le pratique un être étrange, une sorte d'exilé dans le monde et dans la vie. Dans la mesure où nous sommes capables d'étonnement, nous semblons venir d'une autre planète. Le monde familier qui avait semblé évident ne l'est plus de la même manière et n'a plus la même validité apparente ; les choses immédiates perdent ce caractère ultime que nous leur accordions faussement et nous voyons le monde comme bien plus profond, plus ample et plus mystérieux. L'étonnement donne à sentir combien est admirable qu'il existe espace, temps, lumière, air, mer et fleur, voire pieds, mains et œil, et peut-être avant tout le « luxe véritable » (Saint-Exupéry) des relations humaines. D'aucuns sont, il est vrai, incapables d'étonnement. Ainsi l'orgueilleux, dont l'œil « est fixé sur sa propre valeur », vit-il « nécessairement dans la nuit et les ténèbres. Son monde de valeurs s'obscurcit d'instant en instant ; car chaque valeur qu'il perçoit est un vol qu'il commet sur le trésor de sa propre valeur. Il devient donc un démon et un négateur. Prisonnier de son orgueil, les murs qui lui offusquent la lumière du monde, ne cessent de s'élever » (Max Scheler). De même ce « mort vivant » dont parle Einstein : « J'éprouve l'émotion la plus forte devant le mystère de la vie. Ce sentiment fonde le beau et le vrai, il suscite l'art et la science. Si quelqu'un ne connaît pas cette sensation ou ne peut plus ressentir étonnement ou surprise, il est un mort vivant et ses yeux sont désormais aveugles[3] ».

LE BEAU ET LE BONHEUR

L'émerveillement authentique rend ainsi en réalité attentif, il nous attire, nous entraîne, nous fascine, offre un enracinement nouveau, plus profond, et s'oppose ainsi radicalement à la distraction frénétique et superficielle qui trahit bien plutôt un désir de se soustraire, de se dérober. Le *voir* de la curiosité en ce dernier sens est à l'opposé de celui de la contemplation du beau. À l'opposé aussi bien de la *theôria* (du grec *theôrein*, regarder, spéculer, considérer) au sens de la quête intellectuelle de vérité et de la réflexion proprement dite. L'aptitude à s'étonner, à admirer, fonde en somme la *theôria* et la contemplation, sans doute les plus hautes possibilités offertes à l'être humain. L'enfant en chacun de nous a de bonnes chances d'être ce philosophe, cet artiste, ce savant, trop vite étouffé souvent, refoulé par les adultes autour de lui, repoussé par une éducation qui n'a pas voulu honorer ses premières questions, vitales entre toutes la plupart du temps. Sous l'emprise d'une rectitude politique ou l'autre, d'un attachement étroit à l'immédiat comme à une valeur ultime, ou d'un affairement perpétuel, chacune et chacun risquent de s'emmurer dans une quotidienneté où tout va de soi. Et pourtant, l'existence elle-même va-t-elle de soi ? Le fait de voir ou d'entendre, d'imaginer et de penser, d'aimer, vont-ils de soi ? À bien y penser un seul instant, rien ne va de soi ni ne peut aller de soi pour qui s'arrête à réfléchir. Le monde où nous sommes est extraordinaire – extraordinairement beau à vrai dire – et l'humain encore plus, ainsi que ne cessent de nous le rappeler les grands artistes, qui tentent sans cesse de le créer à neuf comme pour mieux nous le rappeler et nous le faire pressentir à la fois. Or « le beau est ce qui rend heureux » (Wittgenstein[4]).

La métaphore de « Mozart assassiné » qui clôt *Terre des hommes* pour résumer les effets d'une culture pourrie, n'est pas excessive, puisqu'il s'agit de ce qui fait sens, donne le goût de vivre une vie humaine, du désir de dépassement, de la soif d'apprendre, de comprendre, de contempler. Tuer l'émerveillement est tuer ce que nous avons chacune et chacun de plus déterminant en nous et de meilleur : le souffle même de vie qui donne sens ou à tout le moins permet d'en chercher un, et qui est l'esprit.

---

* **Professeur à la Faculté de philosophie de l'Université Laval.**

NOTES

1. R. L. Stevenson, *Essais sur l'art de la fiction*, (trad. France-Marie Watkins et Michel Le Bris), Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1992, p. 58.
2. Marcel Proust, *Le Temps retrouvé*, vol. 3, *À la recherche du temps perdu*, Paris, Robert Laffont (Bouquins), 1987, p. 725.
3. Max Scheler, *Six essais de philosophie et de religion*, (trad. Philibert Secrétan), Fribourg, Éditions Universitaires, 1996, p. 38 ; Albert Einstein, *Comment je vois le monde*, (trad. Maurice Solovine et Régis Hanrion), Paris, Flammarion (Champs), 1979, p. 10.
4. Ludwig Wittgenstein, *Notebooks 1914-1916*, éd. G. H. von Wright et G. E. M. Anscombe, (trad. anglaise G. E. M. Anscombe), Oxford, Blackwell, 1961, 1979, p. 86.